Loïc Jacquet - Lazz,
LA SOIF DE L'ARCHIVE

(générique d'introduction)

Lazz collecte depuis la fin des années 90 et début 2000, tout ce qui porte aux thématiques trans et intersexes : livres, articles dans des magazines ou blogs, affiches et flyers. Il fréquente les premiers forums et explore le Net anglophone à la recherche d'informations. De cette soif d'archives, il en tire un site web et une grande bibliothèque assez informelle. En 2007, il déménage avec Vincent Guillot, dit Sarita, dans le Finistère, et cofonde avec iel, le LODOTI : local de documentation trans et intersexes. Lazz reviens sur les débuts du Web et les premières heures des forums FTM [Female To Male en anglais pour parler des transitions de « femme » à « homme »], sur la création de son site web et sur son parcours en partant des premières assos de Lille jusqu'à la création du LODOTI en Bretagne.

Loïc Jacquet - Lazz

Je m'appelle Lazz, c'est le pseudo que j'avais pris pour quand j'ai commencé à faire des trucs trans sur Internet, dans le temps, pour me détacher d'autres communautés dans lesquelles j'appartenais à l'époque. Ça fait vingt ans que je fréquente la communauté trans et assez rapidement, j'ai commencé à écrire des petits trucs en fait, à vouloir partager ce que je pouvais lire sur le Net anglophone, à le partager en français. Ce qui a amené petit à petit commence à faire un premier site Web, un premier forum, la seconde mouture de forum. Et en parallèle, il y avait ce truc de commencer à récolter, en fait tout ce que je pouvais trouver sur les questions trans. Pareil, pour les des traces de ce que je pouvais trouver dans les journaux, dans les livres. Aussi il y avait tellement de choses qui étaient écrites en anglais et il n'y avait tellement rien

en français, donc ça a été ça, à vouloir accéder à tout, tout ce qui se faisait en fait en langue anglaise.

Et généralement, je ne me décris pas trop comme militant ou activiste parce que je l'associe beaucoup à faire des choses, dans la vie réelle, en dur, organiser des actions. Alors qu'en fait, j'ai plus participé à des actions plutôt qu'à organiser des trucs moi-même et c'est beaucoup de choses que j'ai fait par Internet. Et puis toujours ce sentiment de « c'est quoi être un vrai militant, un vrai activiste » par rapport à d'autres personnes ? Les premiers forums que j'ai fréquentés, c'était en 1999-2000. Tu avais le Forum du CARITIG, centre de recherche et d'information sur la transsexualité et l'identité de genre. Il y avait un forum via leur site web. Et après, il y a juste un peu, un forum sur Gay.com, je pense qu'il y avait déjà le forum de Gay Vox. Et c'est là que j'ai commencé juste ces petits trucs qu'on n'utilise plus trop maintenant, les passing tips, les petites listes de choses à faire pour passer dans le genre souhaité.

Et en fait, à l'époque, sur l'internet français, il n'y avait strictement rien en fait concernant les mecs trans. Mais rien de rien, de rien, de rien. Et moi, je voyais tous ces sites américains qui donnaient des infos sur les hormones, les opérations. Et à l'époque, je comprenais déjà pas mal l'anglais. C'est ce qui m'avait motivé aussi à mieux comprendre l'anglais, en fait, pour apprendre des trucs sur les trans. Et c'était l'époque des forums, de toute manière. Et donc, j'ai fait un premier site web. C'était quoi, 2000, on va dire 2003 ? Quand j'ai commencé à transitionner physiquement, c'est ça que j'attendais. Parce que j'estimais que j'avais des choses à dire, à raconter. Et donc je commence à faire un premier site web pour parler de ma transition en mettant des photos et avec des photos très explicites. Y'a vraiment des photos de mon corps entier et des photos de mon sexe en fait. Parce qu'il n'y avait rien. Il n'y avait rien, rien, rien. Et à faire des petits résumés et des effets de la testo, les différentes opérations. Je ne sais pas. C'était la mode des forums, donc c'est venu naturellement d'en faire un. Et tout de suite, ça a pris parce qu'il n'y avait rien.

Et je crois qu'entre temps, le CARITIG, s'était plus ou moins cassé la gueule que leur forum n'existait plus. Il n'y avait rien pour les mecs trans en fait. Il y avait juste un ou deux forums pour les meufs trans ou les travestis. Et je commence à faire ça et la sauce prend.

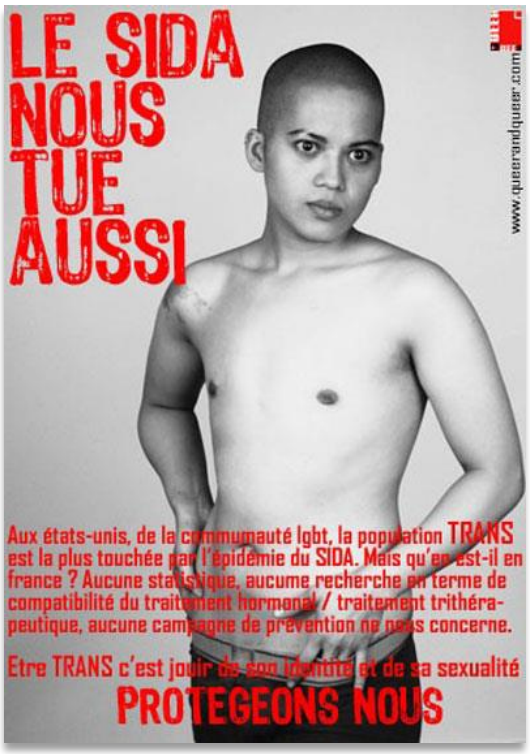
Donc ça c'était 2003, je suis contacté et je commence à aller à certaines d'action du CARITIG. À l'époque, j'habitais dans le Nord, ils font des trucs à Lille. Donc je vais à l'un d'eux. Je commence à rencontrer des gens. Parallèlement tu as Vincent He-Say du GAT [Groupe Activiste Trans, ndlr] qui me contacte pour me proposer d'intervenir dans Bistouri Oui-Oui. Et j'étais déjà venu quelques temps et quelques fois sur Paris. Et là, je viens sur Paris. C'est genre, l'une des premières fois que je rencontre d'autres personnes trans.

Et c'est là que je commence à fréquenter, du coup, les gens du GAT et à aller à certaines actions et j'étais à la fac à cette époque. J'avais beaucoup de temps libre, j'étais en psycho et je faisais plein d'allers retours Lille-Paris. Et parallèlement, à nourrir mon site, à nourrir le forum qui devient vraiment le Forum FTM Variations qui était un forum d'information et de débats pour les personnes trans FTM et personnes apparentées et leurs proches. Et vraiment centré à la fois sur cette double dynamique qu'était l'info sur toutes les modalités de transition, sur la sexualité. C'est que dès le début, c'était important pour moi de parler de ça. Mais aussi sur les débats, des discussions et avec une optique de gauche, quoi. Parce que parce que ce n'est pas forcément le cas sur pleins de forum trans plus ou moins réac.

Et avec cette optique de montrer la diversité des parcours et la diversité des sexualités, la diversité des identités qui, dans les années 2000, n'étaient pas forcément bien acceptées, même encore maintenant. Mais ça a beaucoup, beaucoup évolué quand même. En même temps, je montrais ce qui se passait aux Etats-Unis au niveau des transitions. Moi, j'avais un certain dilemme. Je me

disais je vais donner des liens vers des résultats de chirurgiens qui étaient à mille lieues de ce qui se faisait en France. Et je me disais qu'est-ce que ça peut aussi provoquer chez les gens, en fait, de voir ces résultats-là qui ne pourront pas se payer parce qu'en France, c'était assez lamentable. La Belgique je ne trouvais pas ça top non plus. Et même pour moi, j'étais assez désemparé parce que j'étais homo, donc je me disais je vais me faire rejeter si je vais en équipe hospitalière. Et en même temps, je me vois mal aller dans un autre pays pour me faire opérer. J'avais commencé à regarder, mais ça semblait inimaginable et c'est vraiment par les connexions avec d'autres personnes trans du coup par Vincent He-Say qui m'a donné enfin les coordonnées de son chirurgien. Et c'est lui que je suis allé voir. Et en y repensant, c'était le genre de choses que je déconseillerais maintenant. C'est genre, je suis allé me faire opérer par ce chirurgien et c'était... J'avais juste vu un résultat et sur quelqu'un qui n'avait pas du tout le même type de poitrine que moi. Et j'y suis allé parce qu'il n'y avait pas de temps d'attente, il était en clinique privée. Je suis allé le voir et un mois après, j'avais ma date d'opération. Et quand j'y repense, c'est ce genre de truc où tu as, le chirurgien... Après, j'ai eu plusieurs reprises sous anesthésie locale dans son cabinet et c'était assez folklorique, car c'était un truc dans le 16ème.

Lazz (à gauche) et Vincen Hesay (à droite), Bistouri Oui Oui, 15 juin 2006

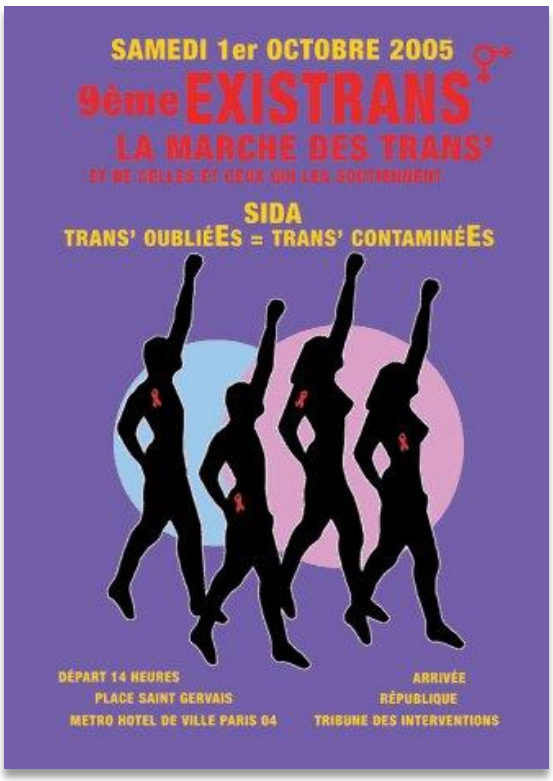


Vincen He-Say

Dans la salle d'attente, tu vois un grand immeuble très bourgeois et toi, t'es là, tu détones avec les autres personnes dans la salle d'attente et dans le cabinet, il te réopère à nouveau et un moment il y a son chat qui marche dans le cabinet, tu

vois. Mais c'était quelqu'un qui du moment que tu payais, en fait, il t'opérait. Il a opéré quand même pas mal de monde, des personnes genderqueer, des personnes qui ne prenaient pas de testo avec des résultats plus ou moins variables, en fait. Mais ouais je me dis ce n'est pas le genre de choses à faire, mais c'était ça ou je me disais que je n'avais pas d'alternative. C'est soit allé en Angleterre, soit en Belgique, en Suisse, en Allemagne ou aux Etats-Unis.

Du coup, si tu avais de l'argent et des connexions, voilà, tu te fais opérer par la star américaine Brownstein. Et c'était tout ce début de construction dans les années 2000, vraiment tous ce début d'apparition de la vague des mecs trans, des personnes genderqueer, FTX [Female to X, ndlr]. Et pour moi, le point d'orgue c'est l'ExisTrans de 2005 où il y a vraiment un bloc mecs trans FTM avec la banderole. Pour moi, la visibilité est vraiment le gros bloc qui arrive là et s'est vraiment passé d'une époque où, sur les forums, on se connaissait tous les uns les autres en tant que mec trans. Et on arrive à un moment où on est 100, 200, 300 et tu connais plus les gens. Ça a été très impressionnant, quoi. Et par contre, en tant que mec trans homo, on restait vraiment une minorité. À l'époque du Forum du CARITIG, j'en connaissais sur toute la France. Je crois trois ou quatre et c'est resté assez minoritaire. Tandis que maintenant, on a des tonnes de mecs trans qui se revendiquent homo.



Affiche Existrans 2005

Moi, je me considérais comme un suiveur, tu vois, participer aux actions ou donner des coups de main. Je pense que je pouvais avoir cet étonnement de dire mais genre « pourquoi je traîne avec eux, pourquoi ils traînent avec moi ». Je me souviens, si tu veux ; on était tous allé un week-end en fait en Normandie, donc, avec les gens de GAT puis Karine et Maud [Karine Espineira et Maude-Yeuse Thomas, ndlr] et deux-trois autres personnes. Et je me disais mais pourquoi ? Pourquoi je suis là avec eux ? C'est tous des militants, pourquoi moi, je suis là ? Et je pense oui, j'avais ce sentiment d'illégitimité et sans doute

Maude-Yeuse Thomas (à gauche)
Karine Espineira (à droite)

ce sentiment d'infériorité. Je n'arrivais pas à juste comprendre que je faisais des choses militantes, en fait. Et aussi, je suis leur ami. Donc, c'est pour ça qu'on se retrouve régulièrement.

Pour moi, ça ne demandait pas un énorme engagement non plus. Je pense que c'est aussi comme ça que je le conçois. C'est quelque chose que je faisais chez moi. J'aimais être sur Internet, j'aimais coder des sites web, installer des forums, gérer des forums. C'était vraiment la différence de ce truc où tu dois organiser une action avec les possibles répercussions judiciaires et vraiment aller dans la rue, faire des banderoles, te coltiner avec les gens de la sécurité ou les possibles réactions des passants ou aller au front dans des séminaires ou interagir avec des médecins ou des élu.e.s. C'est comme ça que je le voyais, je pense. Je suis toujours un peu comme ça, en fait. C 'est pour ça que je considère que je ne suis toujours pas un militant ou activiste.

Donc c'est 2007 et c'est là qu'avec Vincent [Vincent Guillot – Sarita, ndlr], on arrive en Bretagne. Il y a toute une période où je suis allé beaucoup sur Paris. Et après 2007, c'est le déménagement vraiment dans les Côtes d'Armor, vraiment à la campagne. On fait ce choix-là, Vincent devait s'éloigner de Paris et aussi on avait le désir d'aller vivre à la campagne, l'autosuffisance. On aura des bêtes, j'aurai mon chien... Et comme Vincent avait des attaches en Bretagne, on s'est posé un peu avant de trouver le logement. Et ça a été à la fois ce plaisir dans nos débuts, d'être vraiment à la campagne, de passer de Vincent qui payait 600 euros son 24 mètres carrés à l'époque, j'imagine que c'est peut-être plus cher maintenant, à une maison de 100 mètres carré et deux hectares de terrain pour 450 euros. Et maintenant, je considérerais ça cher en fait vu comment était la maison. Et par contre, c'est vraiment la coupure pour moi, avec en gros tous mes amis de Lille, tout ce milieu homos, LGBT, dans

lequel je commençais à me sentir bien. Et ça, pour moi, ça a vraiment été le truc au fur et à mesure qui m'a pesé.

Folleterre

Parce qu'après en Bretagne, on n'a jamais trop réussi à trouver... Ça a mis très, très longtemps pour trouver les poches LGBT et queer. Et la majeure partie des gens qu'on connaissait étaient soit hétéros, soit il y avait aussi pas mal de lesbiennes et moi ça ne me satisfaisait pas parce j'ai vraiment besoin de relationner avec des mecs, même au niveau local, et avec des mecs qui ne sont pas hétéros. A tel point qu'en 2009 je suis allé à FolleTerre. Et pourtant, c'était traverser toute la France et en allant là-bas avec vraiment ce truc de : « j'ai envie, j'ai besoin en fait d'être de nouveau avec des mecs pas hétéros et de pouvoir avoir ce contact physique, sensuel, amical avec des garçons et dans un milieu non hétérosexuel ». La particularité en Bretagne, c'est que vraiment, les poches LGBT et queer, c'est vraiment juste des mini collectifs ou deux ou trois groupes de personnes, c'est vraiment un maillage. Dans tout le Finistère, il n'y a pas de centres LGBT, il n'y a quasiment pas d'assos, pas de Pride, deux ou trois bar gayfriendly. C'est vraiment très dur de trouver des endroits où se retrouver. C'est pour ça que quand le Festival de Douarnenez a lancé sa thématique LGBT, ça a été très intéressant parce que là, ça devenait vraiment le point focal où les gens se disaient : « si je vais la dernière semaine d'août à Douarnenez, je vais me retrouver avec plein de queer, personnes LGBT qui vont venir, quoi. » Et

Festival de Cinéma de Douarnenez, 2011

pendant longtemps, on faisait beaucoup la promotion aux gens, mais venez, venez en Bretagne, putain ! Plutôt que d'être au chômage ou au RSA à Paris, venez en Bretagne, c'est beaucoup moins cher. Il n'y aura pas de travail non plus, mais ici, les loyers sont moins chers. Mais par contre, c'est des toutes petites villes.

LODOTI, 2015

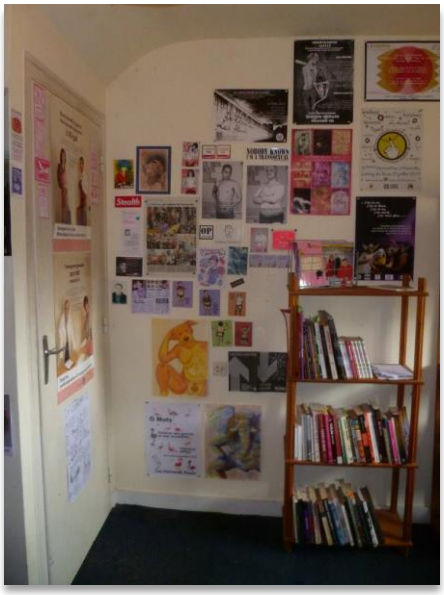
Quand on quitte le logement social où on était pour se retrouver dans ce corps de ferme, donc avec beaucoup d'espace et avec divers amis ou même diverses personnes qui passent, c'est l'occasion pour moi de vraiment de me dire il y a tellement de place que l'une des pièces, ça va être là où je vais commencer à constituer mon fonds documentaire. Alors au début, je mets tout le truc LGBT et à la fin, je me dis que je vais faire vraiment que Trans-Inter dans cette pièce. Et comme en fait, on connait plein de gens qui habitent en ville et du coup, beaucoup de gens venaient pour ce plaisir d'être juste à la campagne, même si c'était vraiment très, très, très isolé, il fallait avoir une voiture pour y aller. C'est devenu petit à petit pour certaines personnes, un lieu où elles pouvaient venir se poser un ou deux jours. Il y avait un peu ce désir d'en faire pas un lieu collectif, mais un lieu où on voulait une espèce de milieu communautaire. Après moi, c'était un lieu dans lequel je n'arrivais pas du tout à me projeter dans le futur, dans l'avenir, parce que ça nécessitait beaucoup de travaux, beaucoup d'entretien.

Et on se retrouvait globalement à deux pour s'occuper de tout. Et c'était juste impossible et aussi, c'était des conditions très dures l'hiver : pas vraiment de chauffage, beaucoup d'humidité, beaucoup de boue. Mais par contre, c'est vrai qu'il y a pas mal de gens qui sont passés par là. Genre, il y a deux semaines, lors d'une rencontre, j'ai rencontré quelqu'un, une personne qui venait de Suisse et qui me dit un moment : « en fait, on se connaît déjà. Je suis venu à Kerrivoal. » Mais je crois, en 2015, on a essayé de retrouver et j'étais là : « Ah désolé, je ne me souviens pas de toi en fait. » Et mais c'était marrant de me dire que ça a marqué certaines personnes de passer.

Il y a ce truc où j'ai toujours eu beaucoup de livres. Quand j'ai commencé à aller sur Paris chez une pote, à un moment, il se trouve qu'elle est en coloc avec Bourcier [Sam Bourcier, ndlr]. Elle ne savait pas qui c'était au début puis après : « tu ne devineras jamais avec qui je suis en coloc, tout ça, c'est Bourcier ». Et la première fois que je vais là-bas, c'était vraiment... Je sais plus comment c'était dans la réalité. Mais moi, j'ai ce souvenir de rentrer dans un grand salon avec plein d'étagères et remplies de livres sur le genre, les trucs trans, le queer et des piles par terre, des bouquins sur des présentoirs et je dis Mais moi, j'aurais ça en fait. Et ça, ça date de 2003 et ça m'a vraiment marqué.

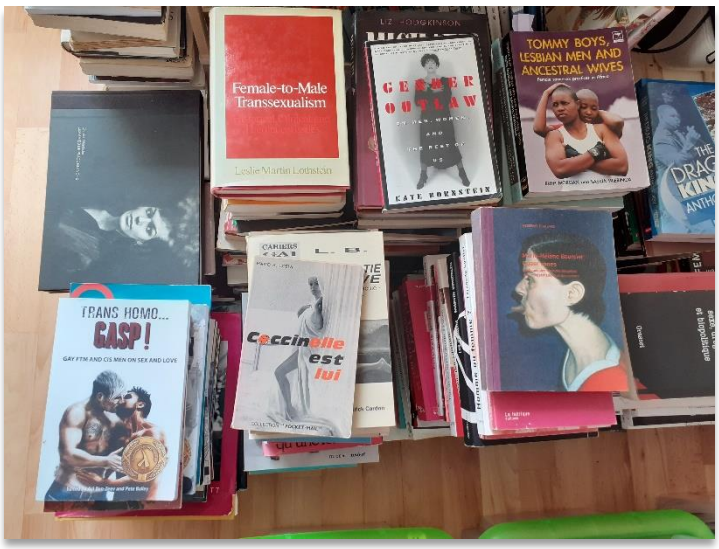
Librairie Les Mots à la bouche

Et j'ai dû commencer à acheter des bouquins aux Mots à la Bouche, un peu chez Violette & Co et il y avait aussi le Blue Book. Et aussi par Amazon, en fait, tout ce qui était des bouquins américains. Et d'ailleurs, il y a certains de ces bouquins là que je continue de garder, en fait. Du coup, que je n'ai pas donné au LODOTI car il y a certains bouquins qui m'ont vraiment accompagné depuis le début. Et donc, je commence à accumuler et puis à accumuler des flyers, des affiches, des brochures... Toute la petite papeterie comme ça, quoi. Des autocollants. J'ai aussi ce truc d'aimer garder les souvenirs. Enfin, tu vois dans l'espace je suis le genre de personne qui collent des trucs aux murs, qui aiment bien garder des traces. Et donc, le point d'orgue, c'est vraiment Kerrivoal, je vais vraiment faire un truc dédié, une pièce et je vais faire mon centre d'archive trans-inter. Je crois officiellement que c'est 2015 en fait, mais c'était vraiment mon trip à moi, quoi. Le lieu était tellement isolé et je suis tellement incapable d'impulser quelque chose par moi-même. C'était ce lieu que j'alimentais chaque fois qu'on allait quelque part ramasser en effet les affiches, les flyers. J'étais retourné à Lille,



LODOTI, 2016

j'avais fouillé dans leurs archives pour récupérer pareil tout ce qui portait la mention personne trans ou intersexe. Voilà, j'ai fait ça un petit peu à Bordeaux, à Clermont-Ferrand parce que c'est assez fabuleux. J'avais envie de documenter des choses qui sembleraient futiles. Genre, à partir de quelle année le T et le I sont vraiment inclus systématiquement ou voir l'évolution des diverses non-mixités. Comment c'était écrit au fur et à mesure. Pareil, moi ça m'éclate de voir les changements de définition du mot cisgenre au fur et à mesure des années. Tous les changements de vocabulaire.



LODOTI, 2021

J'avais cette envie d'accumuler tous ces changements. Moi, je suis le genre de personne qui, dans le temps, collectionnait des dictionnaires et qui regardait les changements de définition du terme homosexuel ou transsexuel dans les différents dictionnaires. Et c'est pour ça que dans le LODOTI tu as plein de vieux bouquins ou pleins de documents, de vieux trucs qui sont super transphobes ou super réacs. Et je trouve ça tellement intéressant de voir que maintenant il y a des termes ou des positions qui sont considérées transphobes maintenant. Et dans ma tête, j'étais là : « Oui, c'était la norme, en fait, il y a 10 ans. » Ça m'aide, moi, à relativiser certaines choses en fait, et des fois, moins me prendre la tête en disant : « OK, c'est juste que la nouvelle norme de langage, c'est ça. OK, ça sera différent dans 10 ans. » Et voilà qu'à chaque fois, ce n'est pas une vérité absolue, mais que c'est vraiment un outil, en fait, à une époque, l'outil politique de pourquoi on utilise, on choisit d'utiliser le terme ou pas ou telle définition. Et aussi, ce que je voulais faire avec le LODOTI, c'était ce truc de… Dans le LODOTI, tu as des bouquins spécifiquement trans-intersexes. Tu as aussi plein de documentation et de livres sur la variance de genre en général sur les butchs, les folles, les travestis, les drag kings, les femmes travestis dans le passé et dans plein de pays différents, et aussi des bouquins gais ou lesbiens. Je voulais vraiment qu'on puisse avoir une lecture trans ou intersexe, de livres gais ou lesbiens. Il y a tellement eu cette vision à la base de l'homosexualité en

tant que troisième sexe, troisième genre, avec vraiment tout ce qui était travestissement, comportement identitaire, étaient fondus en fait, plus les théories biologiques sur l'homosexualité. Donc pareil pour moi, ça me semblait intéressant en fait d'avoir ces vieux bouquins de psycho qui t'expliquent que les homos sont des femmes à l'intérieur et peuvent avoir des caractéristiques physiques féminines. Pour moi, les lignes ne sont pas claires, en fait.

Du coup, pour le local de documentation trans intersexes [LODOTI, ndlr] je mets en place vraiment l'association peut-être en 2017. Quand l'asso s'est créée officiellement, c'était pour tenter d'obtenir des subventions et à la fois d'avoir un compte bancaire pour récolter des fonds pour toutes les personnes réfugiées dont s'occupait Vincent. Quand on faisait des récoltes de fonds pour que l'argent ne soit pas sur nos comptes bancaires ou nous aussi, si on était en déplacement pareil, que ce soit plus clair au niveau au niveau de l'argent. Et bon, pour les subventions, ça n'a jamais marché. Parce qu'il y avait... Quand j'ai fait des demandes de subventions, ça a toujours été refusé. Dans ma tête, je me disais que c'est normal aussi parce de toute manière, qui va vouloir financer quelqu'un qui dit : « on veut aller se déplacer dans diverses villes pour faire des récoltes d'archives, des collectes », alors qu'il y a tellement d'urgence sanitaire au niveau trans, tellement peu d'argent qui est alloué spécifiquement aux questions trans que... Oui, je comprenais totalement que je ne me fasse pas financer pour aller récolter des flyers, des affiches, des brochures. Et du coup, pour l'histoire des réfugié.e.s, ça se faisait par des cagnottes en ligne. Et ça, ça marchait très bien. Du coup, dans les objets de l'asso, c'était la partie archives et la partie militante. Du coup, c'était réparti comme ça, moi c'était mon trip de toute manière, dont je m'occupais des archives, de la documentation et Vincent gérait la partie ONG, réfugié.e.s et tout ce qui tourne autour des combats législatifs.

LODOTI, 2016

C'est vraiment ça, vers la fin, que j'ai commencé à indexer les livres en ligne parce qu'à Kerrivoal, il y a eu beaucoup de problèmes d'Internet, de toute

manière. On a passé plusieurs années sans Internet et donc le travail, c'était des questionnements sur comment les classer. Est-ce que je les classe par thèmes ? Mais certains livres appartiennent à plusieurs thèmes, donc à un moment, je les ai classés par thèmes. A un moment, je les ai classés par langues. À un moment, c'était classé par années, par décennies. À un moment, c'était classé par « personnes concernée ». Et puis, on a essayé de séparer les auto-bios, les bios et la fiction. Mais il y avait ça et puis beaucoup de récoltes, de papiers, de feuilles libres. Et donc ça pareil, c'est par classeur, faire des classeurs, pleins de pleins de classeurs. Je crois qu'il y a une vingtaine de classeurs.

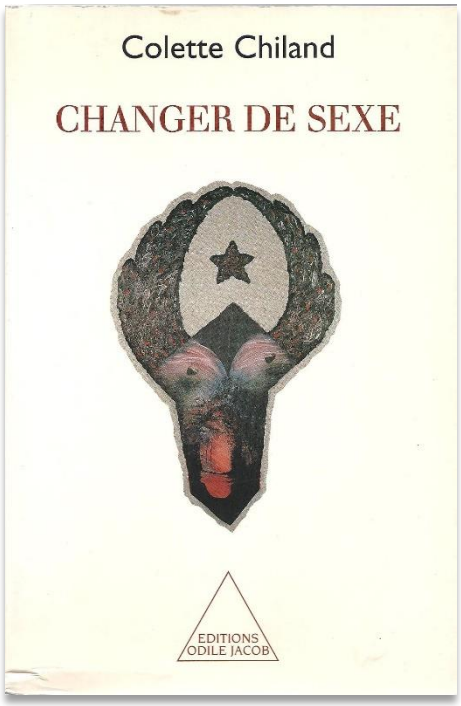
Et aussi beaucoup d'impressions imprimées, des articles du Net, imprimer des articles de journaux. J'imprimais aussi des articles de blog. Je sauvegardais certains sites web et après je les remettait en pages et j'imprimais. Et acheter des magazines en fait ou piocher dans les piles de magazines chez le médecin ou tu tombes sur l'article que tu découpe discrètement. Et être à l'affut de tout ça chaque fois, être dans l'esprit que chaque fois que j'allais quelque part, chaque fois qu'on allait à une projection, un débat, qu'on se rendait dans une ville : « tient dans les piles de documents, est ce qu'il y a des choses qui parlent des personnes transgenres, intersexes ? » Tu vas dans un bar gay, il y a toujours des petits dépliants. Je jette un œil et regarde s'il y en a qui en parle. Et par la suite, quand je travaillais en bibliothèque, c'était parmi tous les magazines qu'on recevait, les feuilles qu'on recevait, je les feuilletais et pareil, j'ai pas mal photocopié. En particulier ces dernières années, c'est vraiment très commun, en fait très courant dans les magazines grand public, dans les journaux, d'avoir des articles sur les questions de trans. A la limite presque chaque semaine en fait que ça en parle. Et du coup, c'est intéressant de voir la différence entre comment s'est traité dans Le Nouvel Obs et comment s'est traité dans Marianne.

Genres de Luttes, Marseille

Donc comme le fonds d'archives n'est toujours pas encore parti totalement à Marseille, à l'asso Genres de Luttes, j'ai encore continué à photocopier certains articles quand je travaillais encore, à récolter quelques flyers. J'essaie de me contenir. Mais bon, par exemple je n'achète plus de livres de tout manière. Mais si quelque chose me tombe sous la main, je continue. Ne serait-ce que parce qu'il y a des choses, principalement des fanzines, et que si je les garde pour moi, que j'ai photocopié en fait, je vais les garder de toute manière pour moi-même. Je garde une petite dizaine de mes propres livres que j'ai envie d'avoir avec moi. Et puis, je garde quand même toute une caisse de fanzines, pareil photocopiés pour pouvoir créer des doubles.

LODOTI, 2021

Mais c'est dur d'arrêter cette habitude de : « tiens, ça parle des trucs trans, hop, je prends le flyer ». Mais après, oui, il faudrait que j'arrête. C'est aussi que j'ai envie de me détacher de ce fonds-là. J'ai toujours dit que je n'ai pas envie de me retrouver à 60 ans, avec tout un appartement rempli d'archives, j'ai envie de pouvoir bouger si je veux bouger, si je veux partir. Ne pas être sous le poids des archives d'un côté, et en effet, ces archives sont importantes, mais d'un autre côté, je n'ai pas envie de me sentir lié. Je peux être dans l'état d'esprit du genre « ce n'est pas grave, au final, si je ne fais pas ci, ne fais pas ça ». Si ça existe, c'est important. Si ça n'existe pas, on fera autrement. Ça se passera autrement. Mais il y a des choses que je regrette de ne pas avoir archivé. Tu vois l'un des premiers articles sur les trucs trans que j'avais découvert ado dans Femme Actuelle, j'aurais adoré le garder, mais je l'ai perdu au fil des temps.



Moi, j'ai aucun souvenir de comment j'ai appris le terme transsexuel en fait. C'est juste qu'à un moment, je l'ai regardé dans le dictionnaire et c'était à l'époque : « conviction délirante pour une personne d'appartenir au sexe opposé. » Et ce qui est terrible, c'est quand tu te reconnais dans cette définition. Et après un pauvre article dans Femme Actuelle, et peut être deux ou trois ans après, je tombe sur deux-trois bouquins. À l'époque, tu vois c'était "Changer de sexe" de Colette Chiland, tu avais une bio d'un mec trans "Un homme en elle » traduite de l'anglais et après, c'était... Quand je repense ce n'était que des trucs psychanalytiques. Tu vois je repense où j'avais filé le bouquin de Chiland à faire lire à ma mère, il n'y avait rien d'autre. Et quand je le relis après, elle expose la théorie qui était en vigueur à l'époque sur le transsexualisme féminin, comme quoi ce sont des bébés moches qui avaient une mère dépressive et du coup, qui prennent la place du père. Moi, j'étais là, mais en même temps, j'aime que les garçons. Ça fait quoi de moi ? Et pareil, ça, ça a été ce travail d'essayer de grappiller des bribes de : « mais quand est ce qu'on commence à parler de l'homosexualité chez les mecs trans ? Quand est-ce que ça vient, de quelle manière on en parle ? » C'est ce désir de représentation. J'ai même eu une période en début de vingtaine où j'ai eu une période de questionnement, où je me disais mais parce que je ne voulais pas être trans à la base et j'ai beaucoup de honte et je me disais mais peut être que je peux vivre en tant que meuf, très, très masculine. Donc, quand j'avais la vingtaine, je me dis peut-être que je suis juste une femme qui veut avoir un torse plat, des poils et une voix grave, une barbe. Mais en même temps, je n'aime que les garçons, donc j'essayais de trouver des représentations de femmes masculines, hétéro et tu n'en as quasiment aucune. Et surtout que les années 2000, c'est toute la grande période où on parle du continuum Butch FTM où tout tourne autour de ça, en fait, de ces questions-là.

Ouai j'ai eu vraiment une période où je ne voulais pas être trans. Et puis ce truc ou parce que tu vois, moi, comme je dis que je suis un homme parce que je suis perçu comme un homme et que je ne rejette pas cette assignation, en

fait. Sinon, dans ma tête, je ne me considère pas spécialement homme ou femme, en fait. Et peut-être que maintenant, si je transitionnais maintenant, peut être que je me serais dit non-binaire ou... Mais à l'époque, moi, je me disais juste il y a plein de gens qui ont leur apparence extérieure et de toute manière, la manière dont ils se considèrent intérieurement est différente. Et il y a juste, en effet, ton rôle social qui ne correspond pas forcément. Et moi, je ne conteste pas, du coup, le rôle social dans lequel je suis. Donc oui, je suis un homme. De toute manière, quoi. Et après en fait, ça n'avait pas trop d'importance, en fait, dans ma vie, de toute manière.

Dans le temps, j'avais aussi fait un site web. Du coup, un site d'archives mais que virtuel, où j'avais recensé tous les événements trans qui se passaient en France que je pouvais trouver sur Internet. A l'époque, c'était encore possible. J'ai fait ça jusqu'en je pense 2009, jusqu'à l'arrivée d'OUTRANS à cette période-là. Je voulais vraiment, vraiment visibiliser. En fait, dans toute la France, il se passait depuis les années 1980, fin des années 1990, des conférences, des débats, des projections, des festivals, des permanences en direction des personnes trans. Et vraiment dans plein coins de France, il y avait pas mal de petits groupes, asso, des trucs minoritaires ou des trucs faisant partie de Centre LGBT.

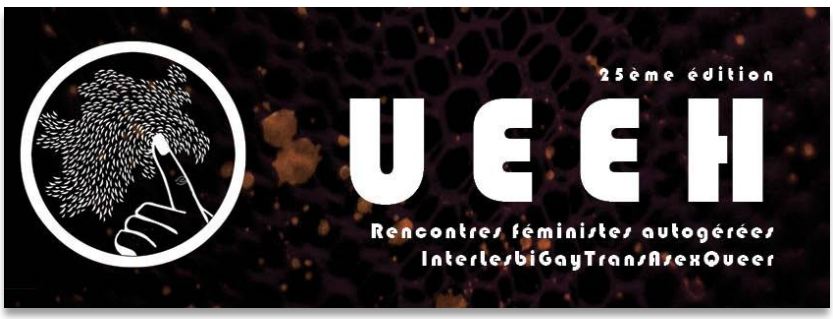
outrans
association féministe d'autosupport trans

Et comme j'habitais à Lille encore à l'époque je crois, j'avais vraiment envie de montrer tout ce foisonnement en fait, parce que c'est vrai que moi, j'ai toujours habité en province et je sais que ça m'avait toujours agacé, ne serait-ce que dans les journaux télévisés où on va donner des infos. Et c'est toujours sur ce qui se passe à Paris. Donc, j'avais vraiment envie de montrer tout ce qui se passait, en fait dans tout le reste de la France. A l'époque, on n'avait pas envie que ça parte à Paris parce qu'on se disait que Paris est tellement cher en fait, on est allé peu de fois à Paris, car c'était toujours galère de trouver un hébergement et une fois là-bas, on va manger ou aller dans les bars ou les trucs. Et on se disait qu'on n'avait plus envie, en fait, que des trucs se fassent limite dans une grosse capitale régionale. Je pense qu'on était aussi sur ce

truc d'essayer de décentraliser en fait. Et donc, c'est vrai que du coup, moi, je suis vraiment resté sur ce truc de me dire bon de toute manière à Kerrivoal ce n'était pas possible et d'essayer en gros de trouver un juste milieu entre Kerrivoal et Paris.

Douarnenez aurait pu être pas mal si quelque chose s'était fait. Comme je pense, il y a vraiment moyen que ça devienne un spot de plus en plus gros, en fait, au niveau queer ou au niveau LGBT. Si les dynamiques continuent en fait dans les années qui viennent. Mais entre le COVID et les tensions avec Vincent, il s'est trouvé en fait je pense que j'avais contacté Genres de Luttes et eux s'apprêtaient à me contacter aussi, quand, au printemps dernier, j'avais posté un premier truc pour parler de ce que le LODOTI était devenu ces derniers temps. Et j'avais vraiment eu un bon feeling avec Genres de Luttes et je leur avais dit : « j'essaie de voir quelles alternatives sont possibles et je vous recontacterais si besoin.» Et en fait moi j'ai juste pas du tout l'énergie et les réseaux. Et les choses sont faits de telle sorte qu'une espèce aussi de lassitude de me dire : « OK, à Genres de Luttes, l'équipe a l'air vraiment motivée, c'est un groupe. Marseille, c'est plus accessible que Kerrivoal. »

Et j'aimais bien l'idée que ce soit vraiment un peu comme pour ce truc des "UEEH" (Université d'Été Euro-méditerranéennes des Homosexualités) en fait. Alors quand on habite en Bretagne, du coup, c'est loin. Mais j'aimais bien l'idée d'envoyer le fond dans un lieu où je me dis ça circule. En fait, comme Marseille est devenu à mes yeux la plaque tournante queer du moment. Et je me dis c'est relativement proche de l'Espagne, de l'Italie. Et puis plus proche en tout cas que la Bretagne de Toulouse, de Lyon, de Saint Etienne et tout ça. Je me suis dit : « OK, je prends cette décision de convoyer le fonds à Marseille », même si ça a été toute une expédition. Ça a été compliqué, pareil, j'en parle dans les différents textes, le dernier de la semaine dernière, que ça a été tout un cheminement. Ça a été très compliqué. Je ne sais pas si ça va continuer d'être très compliqué, mais en tout cas, pour le moment, si la situation sanitaire le permet, j'aimerais faire un second voyage, pour amener d'autres archives à Genres de Luttes. Je comptais faire ça en août, mais là,



vraiment, je ne sais pas trop comme ça explose à nouveau au niveau du COVID, je me dis je ne sais pas du tout, en effet, quelles vont être les conditions pour voyager ou même pour vivre là-bas. Ça remet encore des choses en question.

Sachant que je n'ai pas envie en effet de garder encore pendant des mois et des mois et des mois toutes les caisses de documents et toutes les piles de livres. Et je n'ai pas envie... L'un des trucs par rapport au LODOTI c'était ce truc que... en effet, je ne voulais pas que ça reparte encore en stockage parce qu'au final, c'est un stockage à Kerrivoal. Ici, chez moi, c'est en stockage en fait et là, je me disais non, ça ne peut pas repartir encore une fois en stockage, tandis que là-bas, à Genres de Luttes, elles, s'apprêtaient à refaire des permanences. Mais pareil, je ne sais pas avec le COVID ça va se passer, mais au moins, je sais que là-bas, ça va circuler. Et moi ça m'a fait vraiment chaud au cœur quand je les ai rencontrés, de voir vraiment des gens qui étaient en mode : « en effet, on va pouvoir numériser ça ». Et puis il y a le travail à faire cataloguer, en fait aussi, et iels sont en lien avec, du coup, d'autres centres d'archives. J'étais là : « wow, c'est super, c'est super ! »

En fait, j'ai une grande affection pour vraiment les vieux bouquins. Paradoxalement, les bouquins des années 80-90 sur les thématiques Butch-Fem où c'était un peu le début du « revival », en fait. Et même si je n'aimais pas les femmes, ça m'a toujours beaucoup intéressé de lire là-dessus. Et sinon, dans les trucs que j'ai, je garde vraiment une grande tendresse pour une biographie de Coccinelle. C'est l'une des choses que j'ai appréciées quand on a eu un peu d'argent au LODOTI pour acheter des livres. C'est un tout petit format, mais je ne sais plus combien ça coûtait, peut-être 50 euros, un truc comme ça. Tu vois c'est un peu l'icône trans, donc elle raconte toute sa vie, elle est interviewée et il y a beaucoup, beaucoup de photos d'elle. C'est ce livre qui est à moitié témoignage et à moitié livre... pas livre érotique mais tu vois livre un peu sexy parce qu'elle est photographiée chez elle dans des poses

Cocinnelle est lui,
Costa Mario A., 1963

vraiment mises en scène. En fait, je crois qu'il y a une photo où elle découpe un poisson pareil, habillée en lingerie. Quand elle est dans la douche avec... J'ai beaucoup de tendresse pour ce livre parce que c'est l'une des premières vraiment connues. C'est vraiment l'une des pionnières en France et je me disais ça c'est...

Cocinnelle est lui,
Costa Mario A., 1963

Le bouquin sort, je pense dans les années 1960, 1963. Je me dis ce livre qui sort dans la France en 1963, moi je connais trop de personnes trans, en fait, pour me rendre compte de ce que ça fait. Mais je me dis pour les gens en fait, d'autant plus à l'époque, ce truc de dire une personne qui change de sexe. Même maintenant, tu vois, moi, je n'arrive pas à me rendre compte que... Tu vois un jour, j'étais avec Vincent et un pote et je sais plus ce que Vincent racontait et moi, je dis : « ah mais moi, je n'ai jamais rien vécu d'extraordinaire dans ma vie » et Vincent se retourne vers moi et me dit : « non toi, tu as juste changé de sexe » et j'étais là : « oui, c'est vrai, mais pour moi, c'est banal. » Ça ne m'a pas demandé de gros efforts. En fait, c'était plus compliqué que ça mais c'était limite tu prends des hormones, tu te fais opérer et voilà quoi, hop changement de sexe. Et il y avait quand même une communauté qui commençait à exister et bon Coccinelle... Il y avait quand même une petite communauté dans le monde du spectacle, mais quand même, elle raconte comment des hommes qui sont transformistes vont mal la considérer en disant : « mais vous les trans, vous allez nous piquer notre travail. Genre vous prenez des hormones, c'est artificiel. En plus, vous allez avoir des gros problèmes de santé. Vous allez vous suicider après l'opération, vous allez nous piquer le travail. » Et tu vois, j'allais dire : « ah ! Elle a sans doute eu beaucoup de courage, en fait, pour faire tout ça. » Et en même temps, quand on me dit ça, moi, je sais que je n'aime pas parce que je me dis je n'ai pas eu de courage à faire ce que je faisais parce que de toute manière, pour moi, c'était une nécessité que je transitionne. Donc ce n'était pas du courage. Je devais juste le faire de toute manière et je ne peux pas m'empêcher de projeter ce que d'autres personnes extérieures pourraient projeter.

Je ne sais pas trop comment dit, il y a la fièvre des archives ! Et je ne sais pas trop, pour moi les archives... Il faut trouver le moyen de faire de la médiation culturelle après autour. Autant les livres, tu peux faire des systèmes de noms d'emprunt, mais les archives, il faut trouver le moyen d'en tirer quelque chose. À Kerrivoal, il y avait peut-être deux ou trois étudiants ou doctorants qui étaient passés. Mais sinon, si on en fait rien, ça reste assez inutile. Juste garder des piles de documents dans des classeurs, ça n'a aucun intérêt si on n'en fait pas quelque chose. Donc je ne sais pas du tout ce que ça peut donner. Je ne sais même pas si je compte vraiment m'y intéresser. En fait, je me dis que j'ai peut-être besoin de faire un break une fois que j'aurai tout convoyé du LODOTI...

Ouais, me séparer de ces questions-là, même si je ne sais pas si j'y arriverai quoi. Me garder à distance, en fait de tout ça. Un peu comme on avait abordé au téléphone de la même manière que je ne me considère pas militant, de la même manière pour moi, vraiment, ce truc d'archives et de collecte c'est plus un truc perso et moins un truc qui a été utile. Je pense que j'ai été beaucoup plus utile en fait au niveau communautaire par les sites web que j'ai fait et en étant très visible, à parler d'être trans et homo, à parler de sexualité plutôt que par la collecte de livres et documents où on bénéficiait à très peu de monde. Mais après, en effet, peut-être que dans les années à venir, ça va changer, en effet, si c'est pris en charge par une équipe qui arrive à en faire quelque chose. Mais c'est vrai qu'à un niveau personnel, je me dis là que ce travail que j'ai fait, va peut-être servir plus tard, mais pour le moment, moi, il me semble assez « inutile », entre guillemets.

Cet épisode a été réalisé par Adib Kassas, qui en a également assuré la prise de son. L'entretien avec Lazz, a été enregistré à Quimper et a été préparé par Sam Bourcier, Adib Kassas, Néo Gaudy, Marin Lefebvre et Nathan Harran. Un podcast produit par le Collectif Archives LGBTQI, en partenariat avec le centre LGBTQI+ de Paris Ile-de-France. La communication a été réalisée en partenariat avec le Master information-communication CRDM de l'Université Paris-Nanterre. Le Feuilleton des Luttes est soutenu par la DILCRAH, Délégation interministérielle à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT. **© 2021**